

Protée



Histoires discrètes (quelques fêlures) de Carol Dallaire

Le spectre et l'illusion

Jean-Pierre Vidal

Volume 35, numéro 3, hiver 2007

Poétiques de l'archive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/017479ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/017479ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des arts et lettres - Université du Québec à Chicoutimi

ISSN

0300-3523 (imprimé)

1708-2307 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J.-P. (2007). Histoires discrètes (quelques fêlures) de Carol Dallaire : le spectre et l'illusion. *Protée*, 35(3), 51–60. <https://doi.org/10.7202/017479ar>

Tous droits réservés © Protée, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

HISTOIRES DISCRÈTES (quelques fêlures) DE CAROL DALLAIRE

Le spectre et l'illusion

Dans l'amnésie hébétée qui nous tient désormais lieu de civilisation, quelques allumés des arts et de la technoscience chantent avec enthousiasme l'abandon tranquille de l'espèce humaine vouée à une disparition bientôt joyeusement consentie pour cause séculaire d'insuffisance. Un surhomme fort peu nietzschéen pointe son nez cybernétique et prétend faire de sa mémoire un simple outil de multiplication. Les gourous transhumains et posthumains occupent le marché; ils confisquent l'avenir, comme s'ils l'avaient déjà couché, poussière de quotidien, dans leur journal intime.

C'est au contraire dans l'incertitude de l'espace mémoriel que Carol Dallaire inscrit ses superpositions et ses filigranes, ses brusques apparitions et ses lents effacements, comme autant d'étapes d'une profondeur de champ qui dit l'imbécile inutilité de tous ces rêves d'un devenir golem de l'humanité. Car la mémoire ne se contrôle pas, elle s' imagine tout au plus. C'est ainsi que toute mémoire est toujours plus vaste et plus diffuse que la conscience individuelle qui prétend la renfermer.

On connaît l'anecdote : en 1796, le jeune Henri Beyle, en passe de devenir Stendhal, franchit les Alpes avec l'armée de Bonaparte partie pour la gloire italienne et bientôt l'empire. Racontant la chose plus tard, il dit se souvenir parfaitement de ce cheval qu'il a vu chuter, entraînant son cavalier dans un précipice. Puis il se reprend : cette image, elle ne lui appartient pas, c'est plutôt, avoue-t-il, un détail d'un tableau célèbre de Gros exaltant le futur Napoléon. Dans cette illusion qui sans doute nous berce tous – ce détail, là, dans l'image historique, c'est moi ; je suis là, invisible mais reconnaissable, à côté du grand homme : j'ai vu ce qu'il a vu – se marque bien plus que la mémoire fabulée que savent maintenant reconnaître les psychologues contemporains : c'est tout le texte humain, irrémédiablement tissé d'autre et d'ailleurs, qui déroule sa tapisserie ajourée.

Les I.L. et E.L. de Dallaire promènent leurs constatations souvent perplexes dans un univers de traces où le quotidien se conjugue à la célébrité littéraire, où l'image se décline et se pille, où d'infimes événements se font épingleur comme des insectes de l'histoire. Rébus eux-mêmes, puisque leur signifiant est aussi, par ce point qui le troue, une paire d'initiales ouvrant, comme une ligne de fuite, sur une mystérieuse et incertaine identité, il et elle, tour à tour ou ensemble, égrènent l'anamorphose du voir en relançant notre regard. Ils ont l'étoffe dont, comme disait Shakespeare, sont faits les rêves.

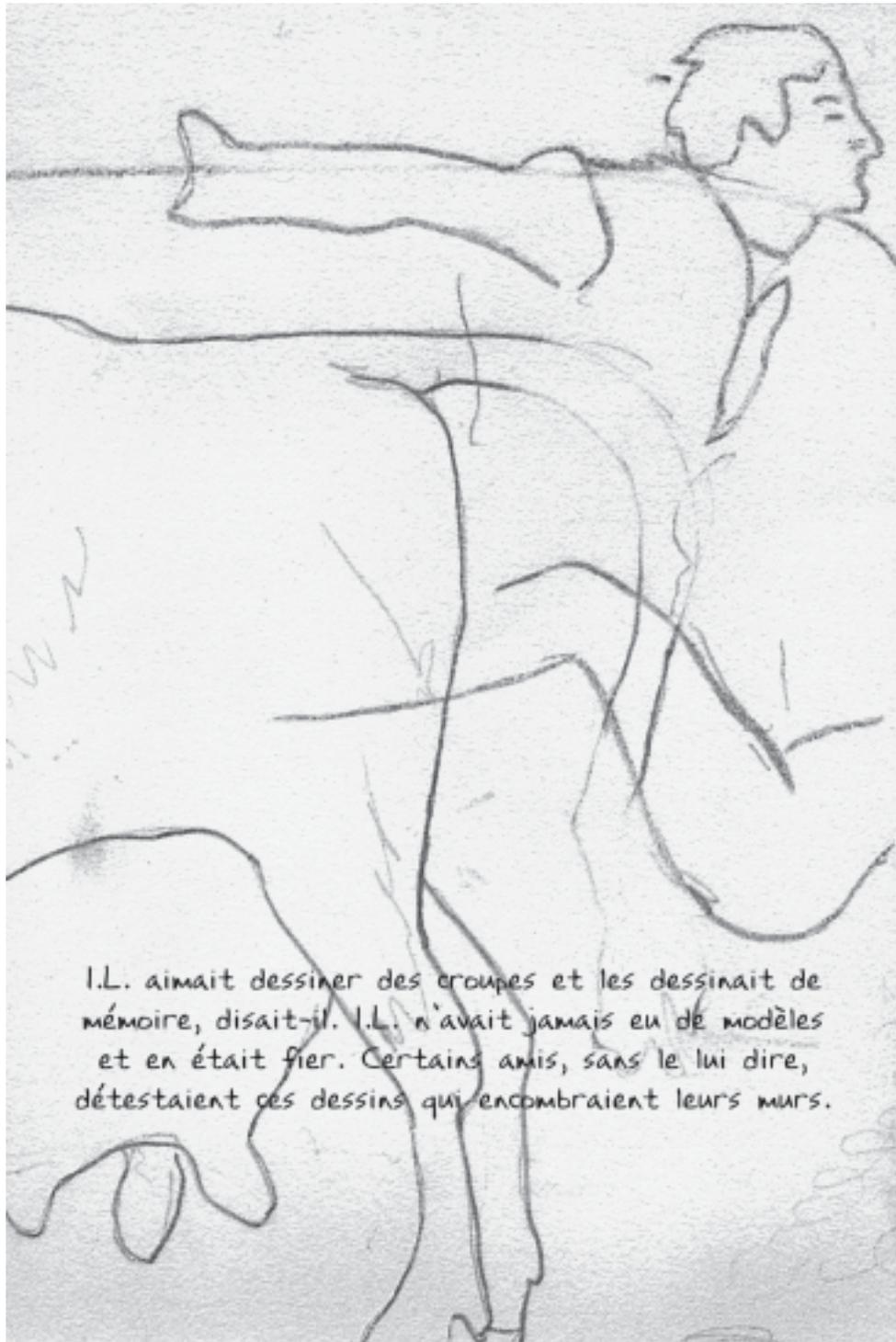
Ils arborent l'ironique et insolente présence des graffiti partout où une surface s'offre à leur archive. Et en signant implicitement d'un très joycien H.C.E., *Here Comes Everybody*, leur discrète intervention dans le monde, ils insistent doucement sur les contours incertains de nos identités.

Dans sa tranquille effervescence, l'œuvre de Carol Dallaire redit à l'envi que nous sommes toujours, en tout temps, criblés d'altérité. Elle se fait ainsi l'écho, à son niveau et dans son transformisme militant, du célèbre aphorisme de Jarry : « Le signe seul existe, provisoire ».

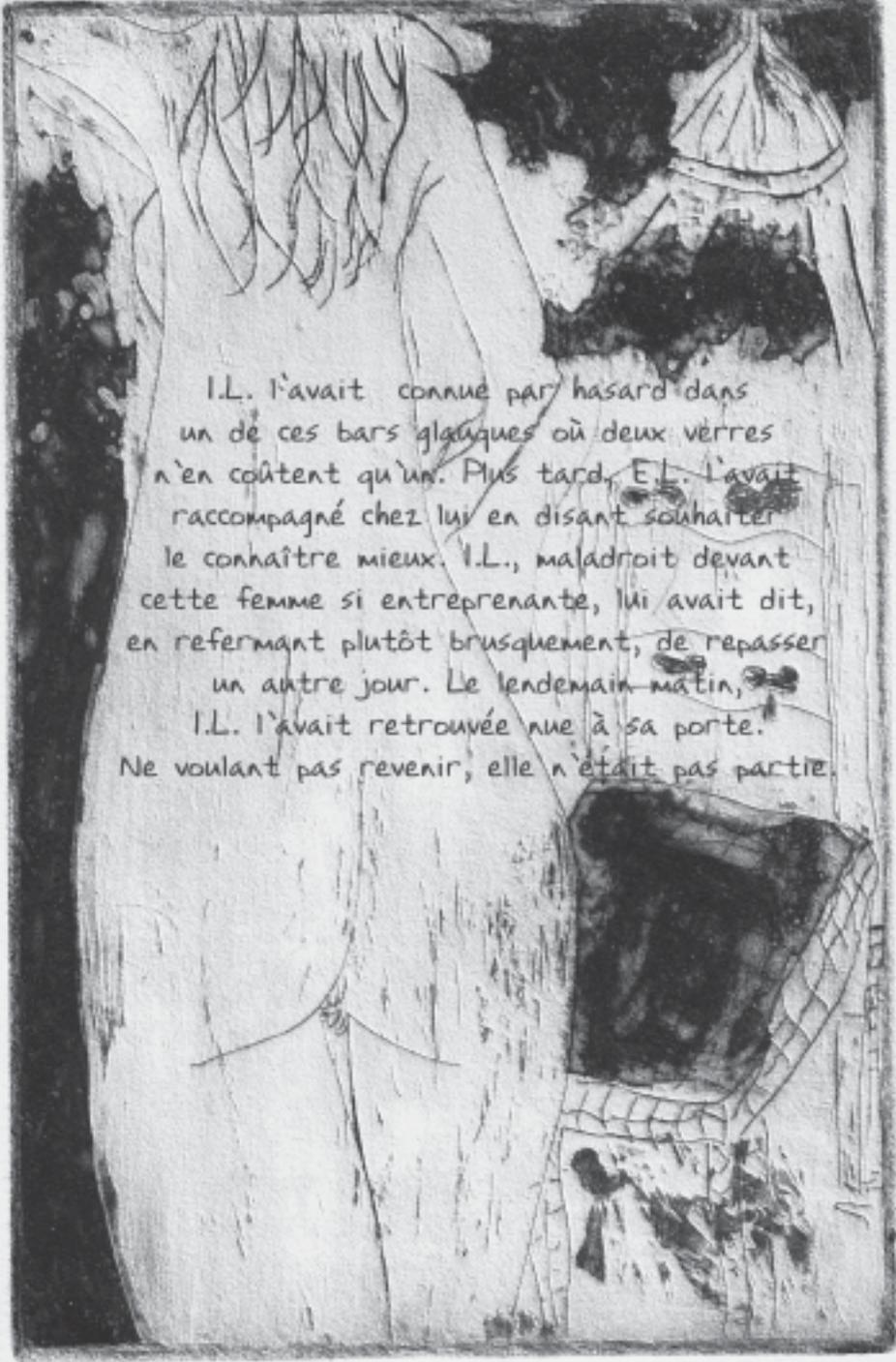
Jean-Pierre Vidal



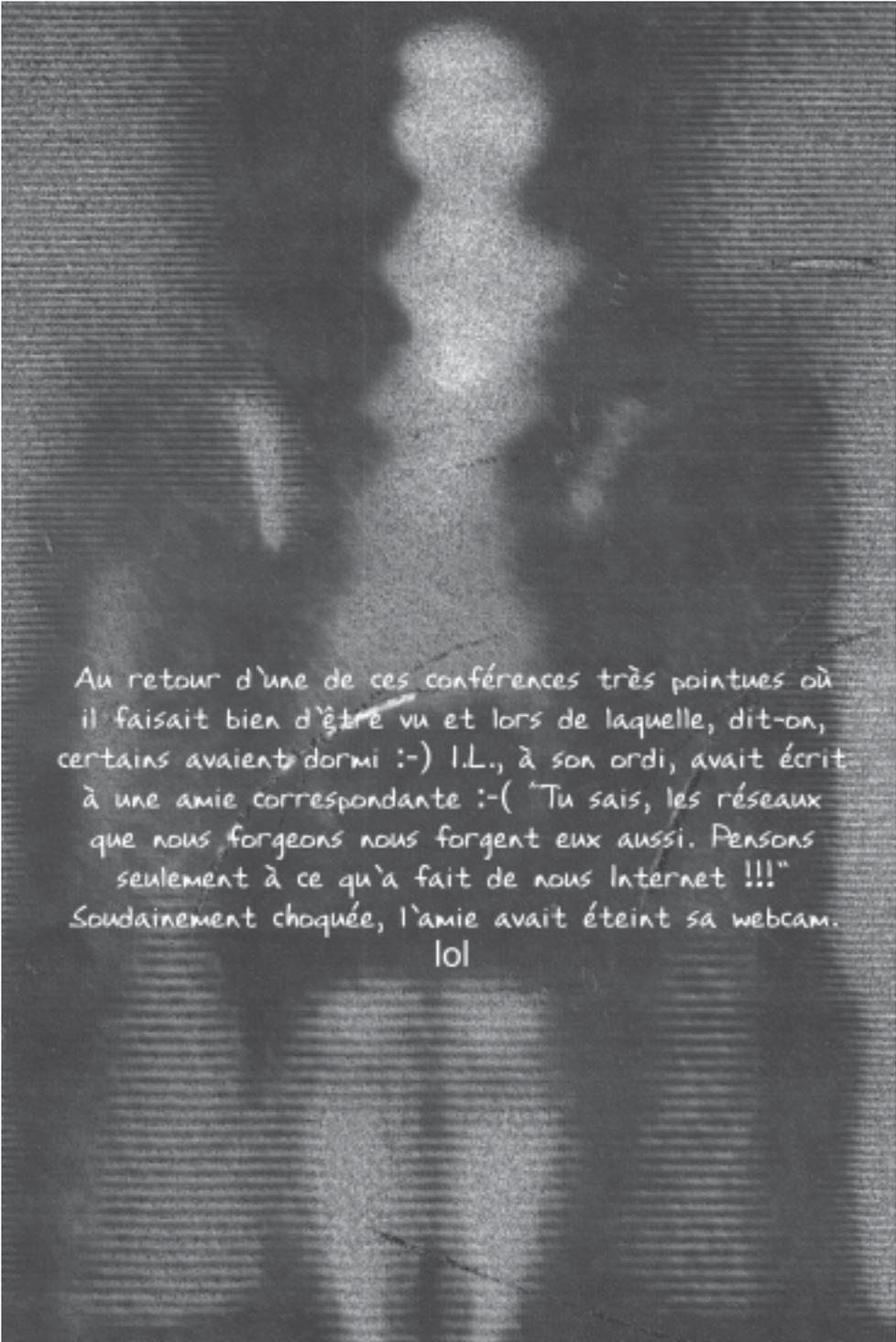
E.L. lisait son journal au hasard des pages,
pour changer, disait-elle, l'importance des faits.
Quand les nouvelles devenaient trop mauvaises,
E.L. découpait les textes en petits fragments
qu'elle assemblait au mur en une suite de
minuscules événements sans conséquence.
Alors, elle souriait.



I.L. aimait dessiner des croupes et les dessinait de mémoire, disait-il. I.L. n'avait jamais eu de modèles et en était fier. Certains amis, sans le lui dire, détestaient ces dessins qui encombraient leurs murs.



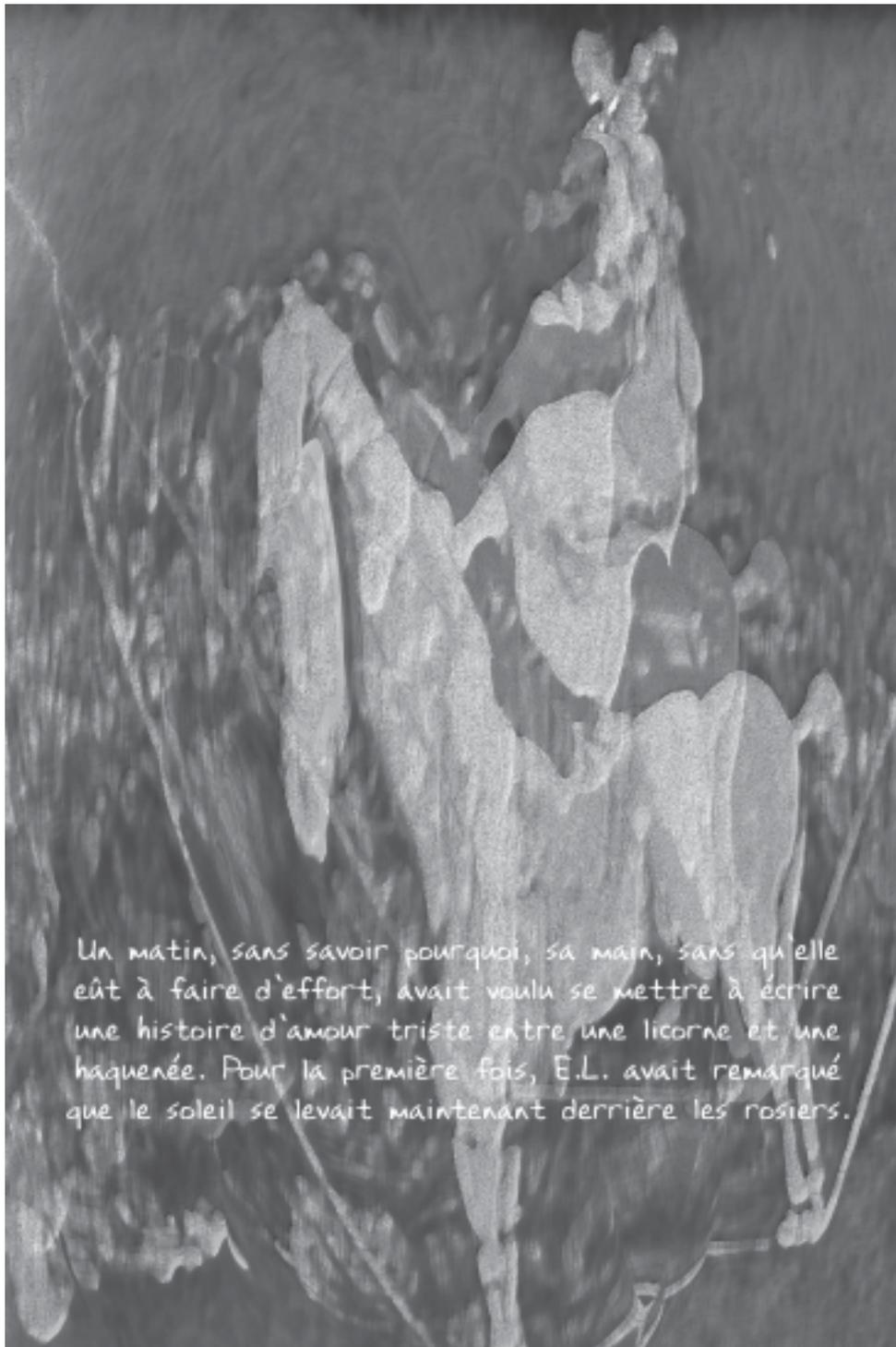
I.L. l'avait connue par hasard dans un de ces bars glauques où deux verres n'en coûtent qu'un. Plus tard, E.L. l'avait raccompagné chez lui en disant souhaiter le connaître mieux. I.L., maladroit devant cette femme si entreprenante, lui avait dit, en refermant plutôt brusquement, de repasser un autre jour. Le lendemain matin, I.L. l'avait retrouvée nue à sa porte. Ne voulant pas revenir, elle n'était pas partie.



Au retour d'une de ces conférences très pointues où il faisait bien d'être vu et lors de laquelle, dit-on, certains avaient dormi :-). I.L., à son ordi, avait écrit à une amie correspondante :-("Tu sais, les réseaux que nous forgeons nous forgent eux aussi. Pensons seulement à ce qu'a fait de nous Internet !!!" Soudainement choquée, l'amie avait éteint sa webcam.
lol

Depuis dix minutes, enfouie dans un fauteuil, sous la lampe un peu trop jaune, E.L. pensait à Rainer-Maria Rilke. I.L. s'activait à la cuisine en donnant à lécher au chat la cuillère encore pleine de crème fouettée.

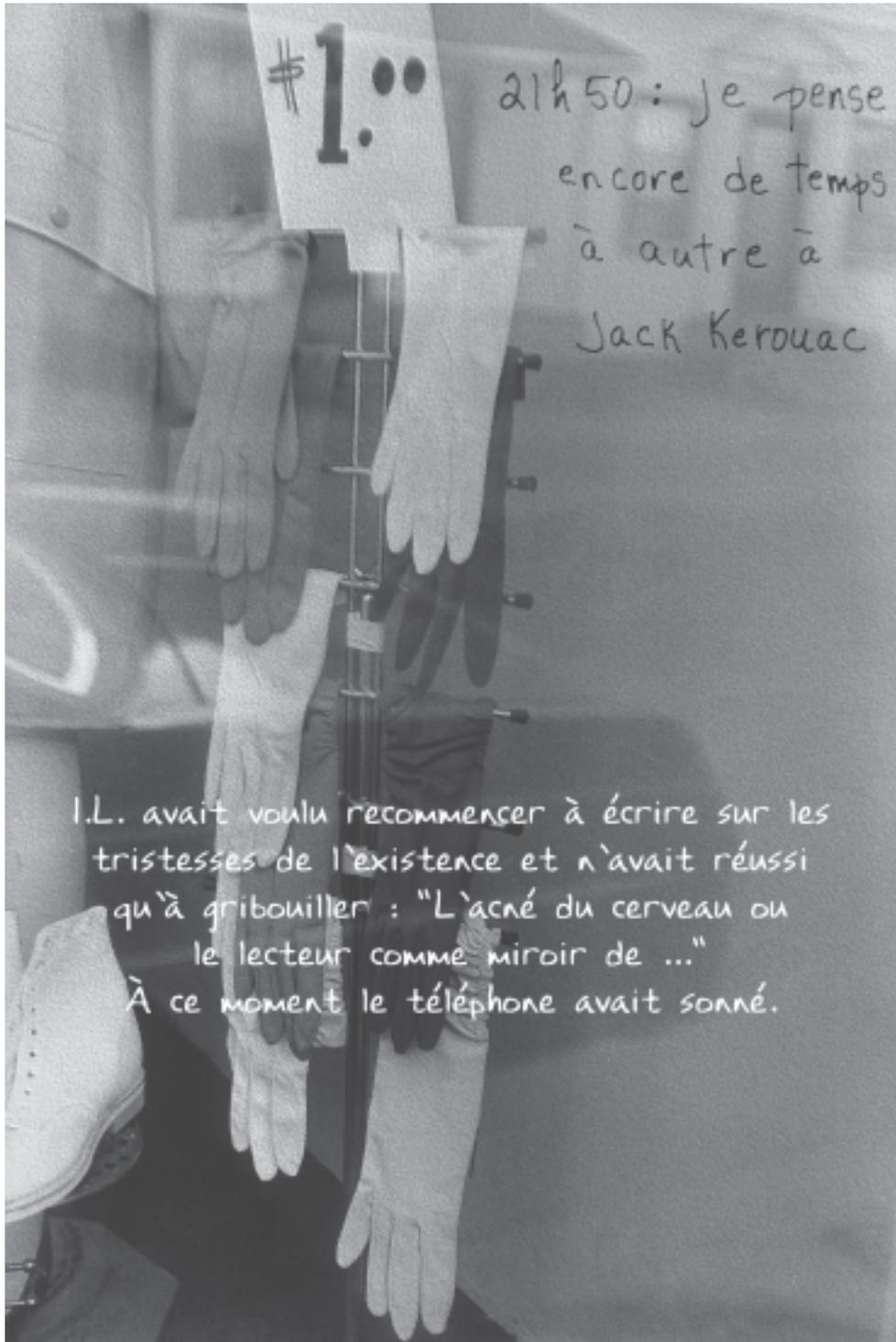




Un matin, sans savoir pourquoi, sa main, sans qu'elle eût à faire d'effort, avait voulu se mettre à écrire une histoire d'amour triste entre une licorne et une haquenée. Pour la première fois, E.L. avait remarqué que le soleil se levait maintenant derrière les rosiers.

E.L. perdait conscience un peu partout, comme ça, sans raison. Un jour, un passant en avait profité pour regarder sous sa jupe. E.L. le savait.





Enfant, I.L. adorait les livres d'images aux pages jaunies trop sèches ou, au contraire, malodorantes d'humidité et en voulait encore à Joyce d'avoir osé un jour écrire :
Je peux me psychoanalyser quand je le veux.

